Document généré le 2 juil. 2025 08:05

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Des enfants de Yougoslavie à la découverte de l'île aux Coudres

Aline Apostolska, *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*, Montréal, Leméac, coll. « Présent », 2000, 132 p., 14,95 $

Pierre Perrault, *Nous autres icitte à l'île*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 256 p., 24,95 $.

Robert Baillie

Numéro 99, automne 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37521ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Baillie, R. (2000). Compte rendu de [Des enfants de Yougoslavie à la découverte de l'île aux Coudres / Aline Apostolska, *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*, Montréal, Leméac, coll. « Présent », 2000, 132 p., 14,95 $ / Pierre Perrault, *Nous autres icitte à l'île*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 256 p., 24,95 $.] *Lettres québécoises*, (99), 33–34.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

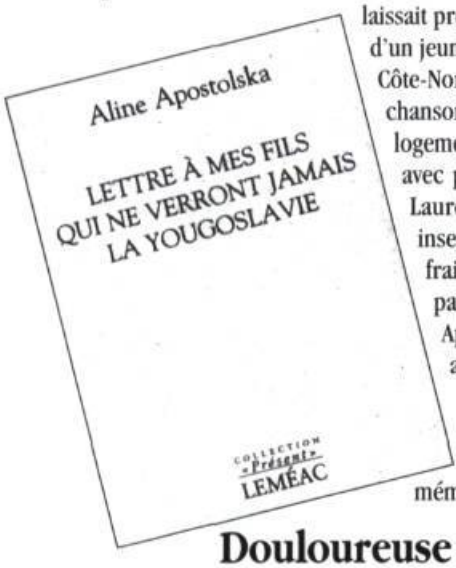
Aline Apostolska, *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie*, Montréal, Leméac, coll. « Présent », 2000, 132 p., 14,95 $.
Pierre Perrault, *Nous autres icitte à l'île*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 256 p., 24,95 $.

RÉCIT
Robert Baillie

Des enfants de Yougoslavie à la découverte de l'île aux Coudres

Les pays sans bon sens réclament des voix pour en éterniser le langage et la mémoire menacés de disparition.

AU TOURNANT DES ANNÉES SOIXANTE, la Société Radio-Canada diffusait par épisodes les premiers films que Pierre Perrault consacra à l'île aux Coudres. Je me souviens du thème musical qui en surprenait plus d'un : « C'est sur le bord du Saint-Laurent, hip panpan, c'est l'amour, c'est l'amour... » Dans les familles citadines le langage des insulaires déroutait, c'est tout juste si on les comprenait, ces gens du bout du monde. On les écoutait tout de même comme on se laissait prendre par l'exotisme des chansons d'un jeune auteur compositeur célébrant sa Côte-Nord natale. En même temps que les chansons de Vigneault entraient dans les logements des villes, nous débarquions avec passeports dans des îles du Saint-Laurent pour y découvrir des pays insensés. Le monde à nos portes s'offrait. La Yougoslavie avait-elle son pavillon à Terre des Hommes ? Aline Apostolska n'aurait pu y aborder avec ses fils. Elle-même n'avait que six ans en 1967. Aujourd'hui, son pays n'existe plus. Qui chantera les fleuves qui arrosent la mémoire des peuples ?



Douloureuse mémoire

Aline Apostolska est née en Macédoine, près du fleuve Vardar. Ses parents émigrent à Paris quand elle a cinq ans. L'implosion de l'ex-Yougoslavie provoque un séisme en son âme qui se découvre en exil. Elle écrit. Son parcours d'émigrante est jalonné par des fleuves qu'elle offre en partage à ses deux fils : Vardar, mais aussi la Seine, la Tamise et le Saint-Laurent. « C'est sur les bords du Saint-Laurent... » que la voix de leur mère entonne un hymne qui leur est destiné. Par voie de lettre, elle achemine plus que des pensées sur la réalité d'une guerre qui a ravagé son pays. Une âme se révèle par l'écriture. La poésie des fleuves draine au plus profond sa conscience identitaire écorchée vive.

La longue *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie* est un livre d'écrivain. Qu'on le dise d'entrée de jeu puisque voici la belle révélation du texte. La sensibilité qui s'exprime va au delà du témoignage humain qui parvient à convaincre, même à toucher. L'auteure de la *Lettre à mes fils...* met en forme l'expression profonde d'une identité créatrice ; sa parole génère plus que de la compassion, elle fait participer au drame intérieur, rendant complice le lecteur à qui la lettre est en définitive adressée.

On s'en doute bien, « Apostolska, ça veut dire apôtre » (p. 38). La mère qui écrit à ses fils est cette femme née à la frontière entre l'Orient et l'Occident. « Dans le monde oriental, les femmes ne sont jamais loin, d'autant plus omniprésentes qu'elles semblent cachées. » (p. 28) La révélation du pays passe par la conscience malheureuse d'une exilée de l'intérieur. Double exil à la fois intime et collectif, personnel et politique. La coïncidence des déracinements rend d'autant plus prégnant son chant. « Les plus désespérés sont... »

« La mémoire... un sacré problème européen. » (p. 114) Un rapprochement entre 1945 et 1995 permet de comprendre la similitude qui engendre la catastrophe. Il n'est pas toujours facile de s'y retrouver, l'éclatement de la Yougoslavie fut l'occasion de révéler l'existence de peuples et de cultures qui nous étaient inconnus. Leurs noms résonnent étrangement aux oreilles des Occidentaux.

> *La Yougoslavie, avec ses quatre principes fondateurs de propriété sociale, d'abolition de l'État, d'autogestion et de liberté de marché, avec ses principes d'absence de langue, de religion ou de culture officielles, de liberté d'expression, d'écriture et de respect de la différence d'autrui, a fonctionné.* (p. 107)

La position transculturelle de l'auteure laissera songeur plus d'un témoin de blessures locales encore mal cicatrisées. La tolérance est une

vertu que les groupes condamnés à vivre ensemble ne cultivent pas dans le même terreau encore que ce terreau leur soit commun. Allez y démêler les légitimités humanistes des rectitudes de bon aloi.

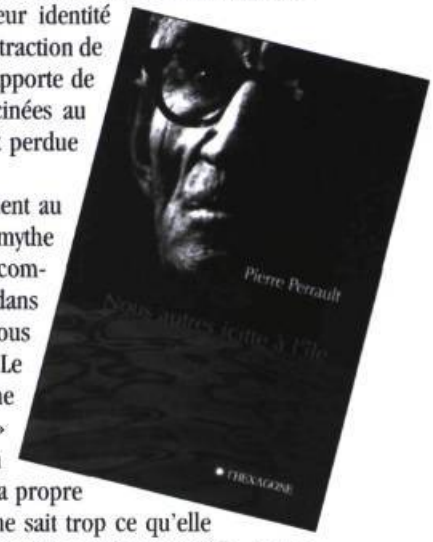
Par bonheur l'épistolière ne s'érige pas en propagandiste de la bonne conscience. Elle avoue même sa fragilité quant à son destin d'arrivante. « Je sais trop bien que je ne sais pas encore ce que je suis venue chercher au Québec. J'ai choisi le Québec, Montréal, et le français. » (p. 124) Mais elle aura soin d'ajouter avec l'assurance de la passion : « Encore et toujours j'ai tenu droite la barre de la langue. » (p. 124) Son écriture en témoigne de façon éloquente. La *Lettre à mes fils*... est un texte dont le message porte la marque de la sincérité. Plus encore, il s'offre avec la richesse d'un langage porteur de créativité. On envie les deux fils d'en être les destinataires privilégiés.

Mémoire salvatrice

Les fils d'Aline Apostolska comme elle-même, comme les fils et les filles et les pères et les mères de tout un chacun vivant au Québec devraient faire le voyage essentiel qui mène à la mémoire collective. Cette mémoire est l'âme d'une île métaphorique. Toute île étant veuve, il faut un chantre pour en évoquer la fertile existence. *Nous autres icitte à l'île*, récit de Pierre Perrault, se fait le guide plus que pratique, devient la clé d'un langage de fleuve et de mer réconciliés. Apostolska le clamait : « Là où s'unissent deux eaux, les hommes doivent eux aussi tendre à le faire. En hommage. » (p. 30) L'eau douce et la salée se réconcilient à la hauteur de l'île aux Coudres, plus en amont, contesteront certains, en proposant l'île d'Orléans comme terre frontière entre mer et fleuve. N'en disconvenons pas. Le débat se fera sur un autre territoire, celui de l'affirmation des hommes.

Des hommes de générations différentes s'unissent « Icitte à l'île » dans un commun destin afin de raviver des traditions. Un prétexte, faire revivre la pêche aux marsouins. Un homme de la ville, un poète de l'écrit, se prend d'amitié et même d'amour pour des hommes et des femmes (une femme, Marie Tremblay) insulaires qui ont pour langage l'oralité et des connaissances non livresques. Encore que le héros principal, Alexis Tremblay, ne jure que par un livre (ou deux), celui de Jacques Cartier qui baptise son île avec la précision topographique des lieux qu'il a lui-même hantés toute sa vie durant. Perrault filme et enregistre la parole vive des gens de l'île aux Coudres.

Lire le livre de Pierre Perrault, c'est s'offrir le bonheur de voir en toutes lettres les accents, le vocabulaire, la syntaxe du pays dans son insularité de naguère. Ils sont tous morts, héros comme créateur, poète et pêcheurs. Le livre reste. Vivent aussi les fils et les filles, enfants de poète comme arrière-petits-enfants des pêcheurs de marsouins. Alliés aux fils d'Aline Apostolska, ils peuplent toutes îles et toutes rives qui s'offrent à leur nouvelle définition. Leur identité toute neuve ne saurait pourtant faire abstraction de ce que *Nous autres icitte à l'île* leur apporte de témoignage de vie et de culture enracinées au réel d'un peuple. Ou alors la cause est perdue *Pour la suite du monde*...



« L'homme cherche un commencement au commencement, une cause à l'effet, un mythe pour fonder le futur. » (p. 14) Le commencement se trouve paradoxalement dans la suite de l'histoire. Voilà pourquoi il nous faut (re)nommer les lieux et les gens. « Le verbe peut-il venir à la rescousse d'une île assiégée par le temps qui passe... » (p. 29) Dans chaque village quelqu'un s'en chargera. Ce prophète y gagnera sa propre identité. Comme Aline Apostolska qui ne sait trop ce qu'elle est venue chercher au pays d'adoption, ainsi le poète avoue-t-il : « Je ne savais encore que peu de chose sur moi-même et sur un fleuve passé sous silence par les humanités. » (p. 36) La parole de l'autre sera donc fondatrice.

Pierre Perrault

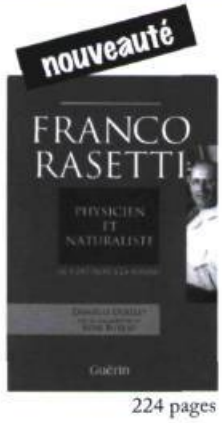
Ceux qui se sont ancrés dans l'insularité, mais aussi les nomades qui arrivent dans l'île, tous « ils sont les insulaires d'un ailleurs qui se cherche et s'efforce de devenir un ici, qui en arrive à ne plus douter de lui-même mais qui ne cesse de se mettre en cause » (p. 113). Ceci s'appelle aussi la générosité, accueil de soi accompagnant l'accueil de l'autre dans la précarité de l'être, individu comme collectivité. « Un peuple, même le plus petit, surtout le plus petit, n'existe pas sans la poésie. » (p. 155) Rappelez-vous Monsieur Durham. Notre salut passe donc par là et c'est pour cette raison qu'il faut passer par l'île de parole et de mémoire. Convaincre les arrivants de se joindre à ceux qui nomment le pays « par devers la mémoire ». Mêler leurs voix aux voix ancestrales comme à celles des enfants « du jour d'aujourd'hui... »

« L'homme surgit de l'enfant. » (p. 197) On arrive à lire dans l'âme d'un enfant quand on a appris à lire dans celle de l'ancêtre. Tout est question d'identité mêlée, identité réinventée. Un ciment à l'amalgame, la langue primordiale. « Un homme n'existe vraiment que dans sa parole qui le distingue de tous les autres. » (p. 243) L'amour de la langue est le ferment des solidarités face au monument de mémoire que constitue le livre. Le poète Pierre Perrault perpétue le langage en inventant le monde « qui naît de lui-même dans l'humanité des hommes ». (p. 173) Que voulez-vous de plus invitant qu'un langage aussi ouvert sur l'universel. « Le langage est l'honneur des hommes. Il démontre leur présence. Il prend acte de leur rapport au paysage. Il change le paysage en pays. » (p. 180) Quand les fils d'Aline Apostolska auront visité le langage insulaire, ils deviendront des bâtisseurs de ponts, c'est-à-dire des poètes, comme leur mère, à leur tour.

FRANCO RASETTI
SCIENTIFIQUE ET PACIFISTE

Danielle Ouellet et René Bureau

Premier ouvrage de la nouvelle collection Guérin, édition savante



GUÉRIN, éditeur ltée
4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481 / Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin-editeur.qc.ca
Courrier électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

224 pages